



Hawksley Workman

Geoffrey SEBILLE 

Dans le cadre de sa mission de sensibilisation à la biodiversité, la Maison du Marais ouvre son auditorium à une espèce musicale canadienne rare : HAWKSLEY WORKMAN.

De quoi nous souviendrons-nous à la fin ? Avec quoi nous consolerons-nous lorsque toutes les émotions et les album-photos auront été numérisés par Google ? Ce jour-là, il faudra fermer les yeux et faire l'effort de se rappeler. Se rappeler à nous les bribes de quelques airs et, avec eux, la chaleur des

êtres que nous avons croisés, adorés, aimés et chéris en les écoutant.

Il fût une époque où les disques se gravaient, dans tous les sens du terme, à nous et notre vie quotidienne. Au risque de circonscire l'abondante carrière du bien nommé HAWKSLEY WORKMAN, *For Him and the Girls* et *(Last Night We Were) The Delicious Wolves* sont de ceux-là. Deux albums qui, à force de combattre dans les tranchées de l'auto-radio, ont fini exsangues et rayés comme des patinoires au fond de la boîte à gants. Deux albums extravagants, captivants, vaudevillesques presque, dont les mélodies ont scellé des histoires d'amour et d'amitié qui, comme toutes les véritables histoires d'amour et d'amitié, ne finiront jamais vraiment.

À la question de savoir ce qui est essentiel ou pas, HAWKSLEY WORKMAN a déjà donné publiquement son point de vue. C'était bien avant la crise sanitaire et les points presse de Jean Castex. En 2003, en ouverture de son quatrième disque, HAWKSLEY WORKMAN nous alertait ainsi : « *we will still need a song to carry our love away, to carry our hearts away, to dance on our wedding day* ». Traduction approximative pour les traumas crâniens des cours d'anglais : « *il nous faudra toujours une chanson pour porter notre amour, soulager nos cœurs et danser aux mariages* ». Tant qu'à faire, autant que cela soit une chanson d'HAWKSLEY WORKMAN.